

Images du réel

Number 242, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47757ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (242), 50–54.



Dépecer l'inconscient d'une famille

PETIT POW! POW! NOËL

Tragédie modèle réduit

Sans fioriture aucune, le dernier film de Robert Morin choque l'œil et trouble la pensée. **Petit Pow! Pow! Noël** est un pied de nez à l'idée que la sacro-sainte réalité soit le champ de compétence de la télévision ou du documentaire, car c'est avec ses fictions cinématographiques que le réalisateur d'œuvres telles **Quiconque meurt meurt à douleur** et **La Réception** parvient à subvertir les penchants voyeurs, à ébranler les tabous et à faire réfléchir le spectateur sur des sujets bien réels. Au nombre d'années de pratique correspond le nombre d'œuvres réalisées par le cinéaste et vidéaste, soit près d'une trentaine. Mais heureusement, l'heure n'est pas au bilan, à la rétrospective, et encore moins à la redite pour ce pilier de la cinématographie québécoise qui mène à sa façon, tout comme André Forcier, le combat de l'expression libre.

DOMINIC BOUCHARD

Expérimentant **Petit Pow! Pow! Noël**, le spectateur ne peut s'empêcher de faire des rapprochements avec l'ineffable **Yes Sir! Madame** puisqu'une fois de plus Morin exploite pertinemment la voix hors champ en lui donnant un caractère intimiste, en jouant sur l'ambiguïté des frontières entre l'imaginaire et le souvenir, puis en multipliant les usages schizo-phréniques de personnages, de points de vue et d'identités. Mais qu'à cela ne tienne, ce dernier opus se distingue en plongeant tête première dans son sujet : la condition de l'homme face à la mort. Après la caméra-stylo d'un film comme **Tristesse modèle réduit**, le vidéaste opte pour la caméra coup de poing afin de présenter un duel entre père et fils. Alors au père, prisonnier de son corps handicapé, de sa morale chrétienne et réfugié dans le mutisme, vient s'opposer le fils, lui prisonnier de ses souvenirs, de son enfance, et par-dessus tout, de son œdipe. Si le premier gît littéralement dans ses excréments, le second y gît psychiquement et c'est donc pour faire le ménage que le jour de Noël le fils, armé d'une seringue remplie d'eau de Javel, vient nettoyer une fois pour toutes sa plus grande source d'oppression : son père. Il s'agit donc d'une rencontre en trois actes (*rounds*), d'un règlement de compte qui évite de justesse le parricide et d'un récit plus tragique que dramatique.

L'histoire est celle d'un vidéaste à l'équilibre mental précaire qui se présente au CHSLD où dépérit son père avec comme seule intention de l'éliminer. Jusqu'au réveil du vieillard, fiston débite un monologue jubilatoirement schizo-phrénique dont la charge émotive et la teneur en propos personnels n'ont pas d'égal jusqu'à présent dans l'œuvre de Morin. À l'aube, l'adversaire paternel se réveille et s'enchaîne alors une série de supplices quotidiens (douche, changement de couche, repas). Et dans une forme de purgatoire, le fils à la caméra braque sa lentille incisive sur cet homme à charge excessive pour constater comment il est difficile, voire impossible, de vieillir ainsi et de

préserver sa dignité. Au crépuscule, la voix de la mère complète la trinité délirante. Amené à comprendre un peu mieux son père et sa mère, le fils déboussolé craque. Puis, une scène à la fois magnifique et surprenante — où l'on aperçoit les deux hommes mangeant doucement un biscuit comme si rien de tout cela ne s'était produit — vient clore ce voyage tumultueux.

Morin fait preuve de grande dextérité dans l'élaboration et la réalisation de son scénario, puisqu'il joue habilement sur cette ligne inconfortablement ténue située entre la fiction narrative et le propos biographique. L'inconfort vient surtout du fait que les matériaux de cette œuvre, glanés à même la vie du réalisateur — son père, sa mère, les albums de photos, la communication déficiente entre le père et le fils, etc. —, subissent le traitement hostile de l'inquisition. L'imagination débordante de l'auteur est enrichie d'un montage efficace. Puis avec sa caméra nerveuse, à hauteur d'homme et à bout portant, il traduit l'état d'esprit de son personnage. Terminons en soulignant l'ingéniosité de la mise en scène qui permet au narrateur de soutenir ses propos d'un support visuel constitué de petits objets éparpillés çà et là dans la chambre.

Pour avoir dépecé l'inconscient d'une famille — fictive ou réelle qu'importe? — avec autant de lucidité et d'authenticité **Petit Pow! Pow! Noël** mérite une place de choix dans l'œuvre de Robert Morin. L'intégrité qu'il manifeste vis-à-vis de sa démarche artistique devrait en inspirer plus d'un.

■ Canada [Québec] 2005, 91 minutes — Réal. : Robert Morin — Scén. : Robert Morin — Images : Robert Morin — Mont. : Sophie Leblond, Martin Crépeau — Son. : Louis Colin, Mario Choquette, Raymond Vermette, Marcel Pothier, Stéphane Bergeron — Dir. art. : André-Line Beauparlant — Int. : André Morin, Robert Morin, Claude Picard, René Martin, Réal Chabot, Monique Montigny, Pierre Turcotte, Isabelle Hayeur, André-Line Beauparlant, Bernadette Jean-Gilles, Fernand Brisson, Stéphane McKenzie, Julie Trépanier, Gérard Potvin, Pier Angelo Achille, Éric Daoust, Pierre Bouchard, Louise Desrochers, Ronald Guèvremont, Alain Lécuyer — Prod. : Robert Morin — Dist. : Coop Vidéo — Cote : ★★★1/2



BALLETS RUSSES

Des danseurs de ballet donnant avec passion des cours ou jouant dans des spectacles à des âges où la plupart d'entre nous sont à la retraite, voici le spectacle étonnant que le couple américain de documentaristes de San Francisco Dayna Goldfine et Dan Geller, auteurs d'un autre film sur la danse, **Isadora Duncan: Movement from the Soul**, nous permet de découvrir dans ce document sur l'influence des Ballets russes sur la culture américaine.

Fondée en 1908 par Serge de Diaghilev, la compagnie des Ballets russes renouvela la danse en présentant des spectacles, mélange de brio et de précision, où étaient mis à contribution de grands artistes de diverses disciplines : Stravinski, Satie, Picasso, Nijinsky et Fokine et qui eurent une influence marquante sur les arts au xx^e siècle. Le succès fut énorme mais l'entreprise, toujours déficitaire, eut à subir les contrecoups de la crise et se désagrégea à la mort de Diaghilev en 1929. De cette compagnie, sortirent finalement deux troupes fratricides — Ballet russe de Monte Carlo et Original Ballet russe — dirigées toutes deux par des Russes exilés qui se firent la lutte d'une manière commerciale en recherchant l'appui en Amérique de l'indispensable imprésario Sol Hurok. Le film d'ailleurs se perd dans ces imbroglios financiers ne trouvant pas assez de documents filmiques pour illustrer certains ballets importants. Les témoignages sont pourtant émouvants, tant de la part d'Européens (comme Freddie Franklin) venus en Amérique montrer le ballet à un public qui, hors de New York et de certaines grandes villes, ne connaissait pas cet art que d'Américains (comme Marc Platt ou Raven Wilkinson) qui purent ainsi avoir une carrière internationale dans le domaine qui les passionnait. Profitant d'une réunion d'une centaine d'anciens danseurs à la Nouvelle-Orléans en l'an 2000 pour filmer certaines courtes créations de chorégraphes, les réalisateurs nous montrent ainsi le passage du temps chez ces personnes qui ont pu propager leur art aux quatre coins des Amériques.

LUC CHAPUT

■ États-Unis 2005, 118 minutes — **Réal.** : Dayna Goldfine, Dan Geller — **Scén.** : Dan Geller, Dayna Goldfine, Gary Weimberg, Celeste Schaefer Snyder — **Avec** : Alicia Markova, Freddie Franklin, Nathalie Krassovska, George Zoritch, Marc Platt, Irina Baronova, Maria Tallchief, Raven Wilkinson — **Dist.** : Séville — **Cote** : **



LE CHEMIN D'EAU

Le long du fleuve Saint-Laurent, dans la région de la Basse-Côte-Nord, le *Nordik Express* sillonne des eaux parsemées de glaciers pour approvisionner les communautés anglophones de Saint-Augustin, montagnaises de La Romaine et francophones de Tête-à-la-Baleine. Jean-Claude Labrecque — réalisateur et chef opérateur de renom — aborde le thème de l'isolement de ces trois villages. Attachés à leur petit coin de pays, ces citoyens vivent exclus, à la fois autonomes et dépendants du monde extérieur. Sur le chemin de l'eau frayé par le brise-glace, nous suivons les divers témoignages des trois comtés.

L'attente et la nostalgie qu'allient les villageois viennent de deux mondes : celui des valeurs traditionnelles et celui de la vie moderne. Il surnage dans les propos du film, une part de résignation, de liberté, mais surtout d'exclusion. La route 138 résoudra-t-elle tous les problèmes de la Basse-Côte-Nord ? Culture et mode de vie en souffriront-ils ?

Même le maire de Saint-Augustin n'est pas persuadé des bénéfices d'un tel changement; pourtant, il désire ardemment le prolongement de la route qui s'arrête à Natashquan. Cependant, les questions soulevées ne vont guère plus loin que celles entendues à maintes reprises dans différents reportages télévisuels.

Sans contredit, les images sont grandioses. Le vide, le souffle et la blancheur du fleuve épousent notre regard. L'immensité des espaces vierges est garante d'une « grande séduction ».

Toutefois, la narration de Robert Tremblay vient ternir la magnificence maritime et terrestre. Une profusion de fondus enchaînés — successeur du plan-séquence dans ce documentaire — fait dévier le caractère originel de l'œuvre. Ayant une grande portée visuelle, le film s'émeut et s'amoindrit dans un reportage traditionnel.

MATHIEU L'ALLIER

■ Canada [Québec] 2005, 80 minutes — **Réal.** : Jean-Claude Labrecque — **Scén.** : Jean-Claude Labrecque et Robert Tremblay — **Narr.** : Robert Tremblay — **Contact** : Les Productions Vic Pelletier inc. — **Cote** : **



COUNTRY

Derrière les chemises « quétaines », les accessoires encombrants, les airs de tyroliennes à l'unisson, la vieillesse polie et pas regardante, les danses en ligne, le rodéo flamboyant, les parties de luttes improvisées sur des terrains de base-ball, la marée de chaises de parterre, les bingos sous chapiteau, les *achy breaky* messes en plein air et les parades de bétail, la documentariste Carole Laganière a débusqué une communauté composée de gens simples, le cœur gros comme un méchoui et la tête à la fête. Car il faut comprendre que les 200 000 fans arpentant chaque année St-Tite, Acton Vale, les foires agricoles et les festivals country n'y participent pas particulièrement pour la musique, la bouffe, l'ambiance et le costume, mais plutôt pour découvrir ou retrouver leurs semblables, animés du même instinct grégaire, dans mille lieux communs entretenus par une certaine imagerie cultivée par les citadins, nourris par des icônes western soit desperado, soit pied-tendre, et d'un kitsch fini. Ceux de **Country** n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre : ils ne font que chanter l'amour, prêcher le partage et danser leur joie de vivre. Vus des quatre coins de la province, ils sillonnent une route balisée qu'ils connaissent par cœur, pressés de revoir ceux qu'ils ont quittés la saison précédente. Laissez les bons temps rouler !

Le film de Carole Laganière nous siffle un refrain connu, celui des portraits de solitude que la télé et le cinéma négligent. Et c'est justement pourquoi tant de personnes âgées trouvent refuge dans la cabane western : le rythme de la campagne apaise et les chansons touchent aux valeurs essentielles que les métropolitains plus verts ne comprennent pas, comme l'explique JC Lauzon, l'un des convertis interviewés du film. Mais tout ça, on s'en doutait un peu, et le film n'en donne guère plus. Le guitariste masqué, la diseuse de bonne aventure, le « rodéaste » compatissant ; c'est divertissant, mais on aurait souhaité de **Country** qu'il nous amène à réfléchir sur les phénomènes de ces attroupements RV, le recours à la thématique du Far West chez des adeptes qui semblent n'avoir jamais enfourché une monture de leur vie, choses que **Je chante à cheval avec Willie Lamothe**, autre poulain de l'ONF, illustre avec une vigueur certaine.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ Canada [Québec] 2005, 72 minutes — Réal. : Carole Laganière — Scén. : Carole Laganière — Avec : JC Lauzon, Guylaine Tanguay, Bernard Paquette, Marc Cloutier, Jean-Guy Marotte, Marc Perreault et Julie Berthelot — Dist. : ONF — Cote : **1/2



DÉSObÉIR

Patricio Henriquez œuvre à Montréal au sein d'une maison de production (Macumba International) qui vise une certaine forme d'éducation populaire : leurs documentaires cherchent à informer les gens sur des sujets chauds et souvent peu médiatisés. Noble but donc. **Désobéir** s'inscrit en toutes lettres dans cette démarche en nous offrant le témoignage de trois soldats qui ont choisi de suivre leur conscience plutôt que d'obéir à la chaîne de commandement.

Il s'agit de trois époques et de trois conflits différents : l'Israélien Igal Vega a refusé de s'engager dans la guerre au Liban au début des années 80 ; le Latino-Américain Camilo Mejia n'est pas retourné combattre en Irak après sa permission à l'automne 2003 ; et le lieutenant-colonel Efraim Jaña a fait fi du coup d'État d'Augusto Pinochet en septembre 1973. Igal et Camilo insistent beaucoup sur les traumatismes psychologiques que la guerre leur a infligés.

Le réalisateur privilégie l'authentique au tape-à-l'œil. Il accorde toute l'importance à ses sujets, qui livrent leur confiance avec une grande générosité. Les extraits d'entrevues sont entrecoupés au montage par de rares photos de guerre ou des archives tirées de l'actualité. L'aspect artisanal de l'entreprise est vite oublié lorsque peu à peu se révèle à nous le drame des soldats. Un extrait vidéo a toutefois de quoi surprendre et montre bien l'horreur surréaliste d'une guerre (il semble s'agir d'archives militaires) : un tireur d'élite repère un rebelle dans sa lunette de nuit, puis il reçoit l'ordre de l'abattre ; à l'écran, on voit les projectiles atteindre la cible comme dans un vulgaire jeu vidéo. Troublant.

Si Henriquez n'utilise pas les effets tape-à-l'œil de Michael Moore, le résultat n'en est pas moins orienté vers un propos, un éditorial (que l'on pourrait qualifier d'altermondialiste, au risque de perdre certaines nuances). Il est réjouissant de voir au Québec un cinéma qui réfléchit sur des problématiques mondiales et interculturelles.

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ Canada [Québec] 2005, 79 minutes — Réal. : Patricio Henriquez — Scén. : Patricio Henriquez — Avec : Igal Vega, Efraim Jaña, Camilo Mejia — Dist. : Macumba International — Cote : **



FRANÇOIS GIRARD EN TROIS ACTES

D'abord et avant tout cinéaste, François Girard est surtout un passionné de l'histoire à raconter et du rapport avec l'autre quel qu'il soit : l'auteur, l'acteur, le public. C'est ce qui intéresse plus particulièrement le documentariste Mathieu Roy et c'est ce qu'il capte avec doigté et une justesse tout informative dans son portrait. **François Girard en trois actes.**

Face au système de financement cinématographique canadien notoirement capricieux et à la suite de fâcheux concours de circonstances qui l'ont contraint à ne pouvoir réaliser que deux longs métrages de fiction, son principal terrain de prédilection, depuis 1993 (**Thirty Two Short Films About Glenn Gould** et **Le Violon Rouge**), Girard ne s'est pas contenté de se tourner les pouces pendant les douze dernières années pour autant. Filmé par Roy, ce foisonnement d'activités artistiques complémentaires auquel s'est adonné Girard est fascinant (c'est d'ailleurs là l'intérêt principal du film puisque, si les films peuvent voyager, il est plus rare de pouvoir apprécier le travail hors Québec de nos artistes). Roy s'attarde plus spécialement à trois projets scéniques récents : l'adaptation du *Procès* de Kafka pour le TNM à Montréal, un oratorio conceptuel contemporain intitulé *Lost Objects* pour la Brooklyn Academy of Music et le *Siegfried* de Wagner pour la Canadian Opera Company à Toronto. Suivant le travail de Girard en pleine évolution, Roy demeure attentif à la méthode créative du metteur en scène, écoute ses observations, note ses gestes et, ce faisant, on découvre un artiste discret et précis, curieux de tous les détails qui formeront l'objet théâtral final, particulièrement la musique et l'environnement sonore, comme le diront judicieusement les collaborateurs interviewés.

Si l'écriture du documentariste demeure relativement classique, alternant entrevues et images prises sur le vif dans les salles de répétition, Roy parvient tout de même à imposer un style différent en reflétant dans la facture visuelle et sonore de son film la puissante imagerie de l'œuvre de Girard par l'usage de divers effets de superposition d'images et de texte, et par une bande sonore texturée fort travaillée. Le sujet déjà intéressant s'en trouve élevé et l'attention du spectateur plus captivée.

CLAIRE VALADE

■ Canada [Québec] 2005, 80 minutes — Réal. : Mathieu Roy — Scén. : Mathieu Roy — Avec : François Girard, François Séguin, Niv Fichman, Lorraine Pintal, Alexis Martin, Martin Scorsese, Michael Gordon, DJ Spooky, Richard Bradshaw, Michael Levine — Dist. : Film Tonic — Cote : ★★★½



LE PRIX DE LA PAIX

Le documentariste canadien Paul Cowan (**Democracy on Trial**) a eu un accès très complet aux rouages de l'Organisation des Nations-Unies (ONU) spécialement aux diverses sections de son service de maintien de la paix — paix que, déjà dans le préambule de sa charte datant de 1945, l'organisation déclare être un de ses objectifs principaux, puisque la Terre avait connu en moins de 40 ans deux guerres mondiales. L'ONU par son système de veto et de contrepois a réussi à au moins circonscrire l'ampleur des guerres, même si elles sont encore trop nombreuses et meurtrières.

Le Canadien Lester B. Pearson, lors de la crise de Suez en 1956, a proposé la mise sur pied d'une force de maintien de la paix, visant à s'interposer lors de conflits entre les belligérants, et a reçu pour cela le prix Nobel de la paix. Depuis, l'image de l'ONU a pâli, spécialement à cause du génocide du Rwanda. C'est à une autre crise, dans la province voisine de l'Ituri au Congo, pays où est mort en 1961 le secrétaire général Dag Hammarskjöld dans une autre mission de paix, que s'intéresse plus particulièrement le réalisateur Cowan dans ce film.

Il montre le travail acharné de fonctionnaires comme Jean-Marie Guéhenno et Meg Carey pour grappiller des fonds visant à mettre sur pied des contingents assez imposants pour contrer ces conflits larvés aux conséquences souvent désastreuses. Pendant ce temps, d'autres nouvelles envahissent nos petits écrans et remplacent le Congo, le Rwanda ou le Timor oriental dans les préoccupations de nos dirigeants.

La caméra de Cowan furète, de postes de police perdus dans des villes éloignées de l'Afrique des grands lacs aux couloirs de la tour de verre de Manhattan, montrant tous les liens qui unissent ces lieux si éloignés dans cette époque d'information continue.

LUC CHAPUT

■ THE PEACEKEEPERS — Canada/France 2005, 83 minutes — Réal. : Paul Cowan — Scén. : Paul Cowan — Avec : Jean-Marie Guéhenno, Meg Carey — Dist. : ONF — Cote : ★★



QUI A TIRÉ SUR MON FRÈRE ?

L'enquête filmée de Germán Gutiérrez aurait très bien pu s'intituler *Qui a tiré sur mon peuple ?* tant le discours englobe une panoplie d'enjeux sociaux, politiques et personnels. Après trente ans loin de son pays, la Colombie, le réalisateur y retourne pour essayer de trouver les deux tueurs qui ont tenté d'assassiner son frère, seul député de gauche de son assemblée, homme public à la parole puissante, constamment en lutte pour la justice sociale. Lutte féroce qu'il mène dans un pays où la moitié de la population vit dans la pauvreté.

Par le biais d'une enquête personnelle, Gutiérrez expose ici le vrai visage d'un pays victime des conséquences d'un libéralisme économique écrasant et d'une mondialisation tentaculaire qui broie tout sur son passage.

Magnifiquement tourné, **Qui a tiré sur mon frère ?** se permet quelques éléments de mise en scène, comme cette belle transposition de la tentative d'assassinat. Il en résulte un document saisissant sur la corruption, la délation, l'injustice, mais par la même occasion sur l'espoir, la lutte pour une meilleure justice sociale et, avant tout, sur l'engagement.

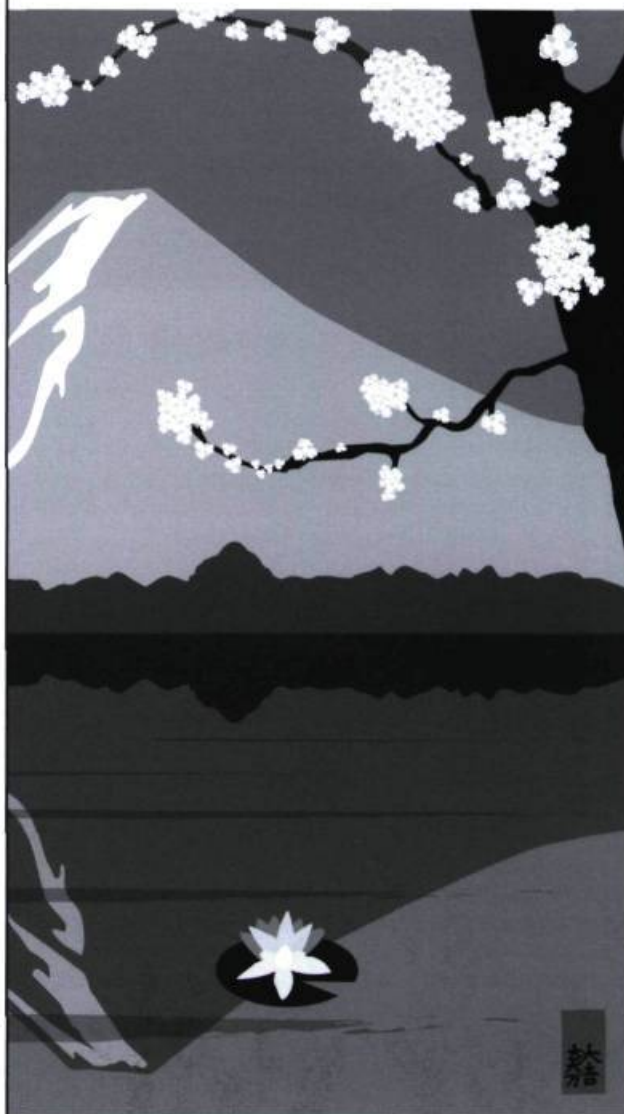
C'est aux États-Unis que se joue l'avenir de la Colombie (comme c'est d'ailleurs le cas de plusieurs pays d'Amérique latine et du reste du monde), véritable enclave de terre qui affiche une conscience politique artificielle outrageusement bercée par une économie étrangère (principalement américaine) qui ne jure que par le profit (exploration du phénomène Coca-Cola) et protégée par un gouvernement vendu d'avance.

En contrepartie, le cinéaste parle aussi des groupes paramilitaires organisés qui ont décidé de mener une résistance permanente et interroge quelques ouvriers et des gens du peuple qui ont beaucoup de vérités à dévoiler. Paradoxalement, certains ont préféré s'expatrier aux États-Unis, alors que justement cette terre d'accueil est celle qui les a obligés à prendre la route de l'exil. Terre en transe, la Colombie fait ici l'objet d'une émouvante enquête qui ose poser les vraies questions. Essentiel! **S**

ÉLIE CASTIEL

■ Canada 2005, 95 minutes — Réal. : Germán Gutiérrez — Scén. : Carmen García, Germán Gutiérrez — Dist. : ONF — Cote : ★★★½

EN JAPONAIS SAMOURAI
VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE
À VOTRE SERVICE

samurai

Simon Fortin, concepteur graphiste
(514) 526-5155
info.samurai@videotron.ca
www.samurai.ca